



JOSSUA, Jean-Pierre, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*

Jean-Claude Breton

Volume 43, numéro 1, février 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400292ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400292ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Breton, J.-C. (1987). Compte rendu de [JOSSUA, Jean-Pierre, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*]. *Laval théologique et philosophique*, 43(1), 121–122. <https://doi.org/10.7202/400292ar>

départ. Cela se manifeste dans les récits de tentation, que l'A. interprète comme des récits symboliques qui réfèrent à toute la vie de Jésus, où il refuse la royauté messianique terrestre, ne tente pas Dieu en prenant des risques inutiles, ne fait pas de miracles pour la vaine gloire... Le contenu positif de son option est analysé dans ses composantes majeures : « la bonne nouvelle aux pauvres », « l'année de grâce du Seigneur », et cela dans un horizon de plus en plus tragique, à mesure que croît l'opposition des chefs religieux envers lui. Gethsémani constitue l'ultime tentation, où il a à réassumer son option fondamentale alors que sa vie est en jeu. Il devient ainsi un modèle de fidélité pour ses disciples, et, pour la théologie primitive, l'antithèse d'Adam qui nous a perdus par sa désobéissance. Deux remarques sous forme de questions : 1^o À l'idée de continuité suite à un choix initial proposée par l'auteur pour définir la fidélité, ne faudrait-il pas ajouter celle d'approfondissement, d'accomplissement et de perfection ? « Rendu parfait, par l'obéissance... ». « Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'au bout », non pas seulement au sens de la durée, mais surtout jusqu'au sommet de l'amour, qui consiste à donner librement sa vie pour ses amis. Cela n'est pas absent du livre, mais n'est peut-être pas assez mis en évidence, du moins dans le chapitre initial où est définie la fidélité. 2^o Selon l'A. le Christ devient grand-prêtre par sa résurrection (p. 122), moment où il est rendu « parfait ». A. Vanhoye pense plutôt que Jésus est « rendu parfait » (c'est-à-dire habilité à la fonction sacerdotale) par son humanité et son obéissance, accomplie à la croix, où il s'offre lui-même à Dieu dans un sacrifice existentiel, comme l'unique grand-prêtre de la nouvelle alliance. La résurrection constitue uniquement le dernier acte du sacrifice, celui où le grand-prêtre entre dans le Saint-des-saints (le ciel) porter le sang du sacrifice devant le Très-Haut, nous ouvrant ainsi l'accès auprès du Père avec Lui. Je trouve que l'A. aurait pu discuter un peu cette opinion, étant donné l'importance du sujet, et l'autorité de A. Vanhoye comme commentateur de l'Épître aux Hébreux. Cela dit en toute amitié pour Michel Gourgues, et même en reconnaissant la qualité exceptionnelle de ses travaux d'exégèse, toujours simples et accessibles.

Jacques DOYON

Jean-Pierre JOSSUA, **Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire**. Coll. « Religions », 16. Paris, Éditions Beauchesne, 1985 (24 × 16 cm), 301 pages.

Parallèlement à l'exploration « scientifique de son objet », la théologie prend de plus en plus conscience qu'elle est une parole, un discours qui emprunte aux autres discours pour s'élaborer. Longtemps la philosophie a été la partenaire privilégiée du discours théologique. La réflexion sur le langage et la communication ouvre maintenant la théologie à de nouveaux « compagnonnages ».

C'est sans doute dans cet ordre de préoccupations qu'il convient de situer le livre que nous soumet Jean-Pierre Jossua. Après avoir lui-même pratiqué l'expression littéraire comme une des voies possibles du discours théologique (voir ses ouvrages récents : *Un homme cherche Dieu*, Paris, Cerf, 1979 ; *Lettres sur la foi*, Paris, Cerf, 1980 ; *Prière*, Paris, Cerf, 1983 et *La condition du témoin*, Paris, Cerf, 1984), voici qu'il nous livre le fruit de sa réflexion parallèle, menée à travers l'étude de divers auteurs (Hugo, Proust, Bonnefoy, Grosjean pour n'en nommer que quelques-uns). Analyser et évaluer cette collection d'études dépasseraient notre propos et nos compétences littéraires. Nous nous attacherons plutôt à la portée méthodologique pour le discours théologique de *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*.

Comme le titre l'indique, Jossua ne prétend pas fournir la méthode achevée de faire l'histoire religieuse de l'expérience littéraire. Plus modestement, il propose les résultats que son choix d'auteurs lui a permis d'atteindre. La méthode ne préexiste donc pas à l'analyse des auteurs retenus, mais elle se dégage, comme un sillon à côté d'autres, de l'intention portée tout au long du chemin parcouru.

Jossua inscrit son projet dans la ligne de celui de Henri Bremond, mené dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux* (réédité à Paris, A. Colin, 1967), comme une tentative de jeter un pont entre « la culture commune et la pensée religieuse » (p. 9). Mais il s'attache surtout à la partie de l'intention de Bremond la moins effectivement réalisée, à son avis : « faire découvrir à ses lecteurs catholiques la valeur religieuse de la littérature » (p. 9). Si Bremond inventorierait la littérature comme lieu de ce qu'on nommerait aujourd'hui « l'expérience religieuse » avec son « double registre de ce que nous appelons "expérience chrétienne" et de "l'expérience mystique" »,

dans sa spécificité quelle qu'elle soit » (p. 11), Jossua tend à faire « de la littérature "profane" une sorte de lieu théologique » (p. 17).

Pour éviter les pièges de l'annexion ou de l'apologétique, Jossua ne construit pas son livre sur l'étude des thèmes religieux, présents chez les auteurs chrétiens ou agnostiques, mais sur la puissance créatrice du langage. « J'ajouterai que dans cette nouvelle perspective l'étude d'écrivains incroyants s'impose au même titre que celle des auteurs religieux, sans qu'aucune annexion soit à craindre comme lorsqu'il s'agissait de détecter des thèmes "chrétiens". Il ne s'agit plus que de montrer ces créateurs aux prises avec leur propre recherche qui souvent les conduit sur des voies où nous avons à apprendre d'eux, et de découvrir chez eux ces "affinités" qui nous permettent de tirer profit pour notre travail de registres symboliques qui nous concernent également » (pp. 18-19). On le voit, plutôt que « de la pensée grecque "rectifiée" ou de bricolages sur les philosophies modernes » (p. 19), l'auteur opte pour l'exploration « des mots humains vrais » (p. 20). Projet dans la droite ligne de l'incarnation chrétienne.

L'auteur est bien conscient de n'offrir que « des jalons pour un travail qui ne peut être que collectif et de très longue haleine » (p. 19). La présente publication reprend des articles déjà publiés au cours des quinze dernières années tout en y joignant des textes inédits.

De l'aveu même de l'auteur, « l'étude "Sur le seuil, dans l'attente : affinités théologiques de quelques thèmes littéraires contemporains" est pour moi paradigmatique de la recherche » (p. 20) que nous venons d'évoquer. « Une sorte de lexicologie, de grammaire, de rhétorique valable pour tout langage de l'ineffable s'y découvre qui pourrait stimuler puissamment un renouveau de l'expression de foi » (p. 20).

À cette référence à ce qui constitue le quatrième chapitre de l'ouvrage, nous ne faisons qu'ajouter les titres des autres chapitres. II Un essai méconnu de théologie poétique : *Dieu* de Victor Hugo ; III Essai sur la poésie théologique de Hugo ; V L'image de la sainteté dans quelques romans du XX^e siècle ; VI L'actualisation soudaine du passé par la sensation chez Marcel Proust : quelques documents ; VII L'incarnation opposée à la gnose dans l'œuvre d'Yves Bonnefoy ; VIII La description du lieu comme actualisation temporelle chez Jean Grosjean ; IX Une noirceur extrême. Sur une nouvelle de Jacobsen ; X Thèmes

religieux dans la poésie de Jean-Paul de Dadelsen ; XI Angelus Silesius : un florilège subjectif

Par son contenu, mais peut-être encore plus par ses indications méthodologiques, le livre de Jossua se présente comme un appel aux croyants. « Pour la théologie, pour la foi — je suis amené à le dire de nouveau — il y a une interprétation d'une expérience réelle mystérieuse mais non indicible : » (pp. 19-20) ; fort de cette conviction, l'auteur se met lui-même à la tâche d'explorer l'expérience littéraire comme lieu capable de renouveler le langage de la foi. Du même coup, il appelle les croyants qui en ont le souci et la capacité à entreprendre à leur compte une œuvre similaire. Ce que Jossua a fait avec des auteurs sans doute plus près de la culture française, pourrait avantageusement être repris dans une étude d'auteurs québécois et nord-américains. Pour le lecteur d'ici, les auteurs retenus par Jossua pourront amener un certain dépaysement, mais la façon de les étudier est riche de suggestions pour une lecture similaire d'auteurs mieux connus. Comme dans d'autres domaines de l'art, la peinture et la musique, en littérature aussi l'étude d'auteurs même moins familiers peut habiliter à mieux apprécier ceux dont la proximité nous cache parfois la richesse.

Jean-Claude BRETTON
Faculté de théologie
Université de Montréal

Gerhard LOHFINK, *L'Église que voulait Jésus*, traduction de l'allemand et présentation par J.-P. BAGOT. Collection « Théologies — Apologique ». Paris, Éditions du Cerf, 1985 (14.5 × 23.5 cm), 196 pages.

Alors que, pour des chrétiens d'aujourd'hui, l'urgence prioritaire revient à la mission vers l'extérieur (incroyants, indifférents, distants), pour d'autres, elle consiste, au contraire, à investir à l'intérieur. Cessons, diront ces derniers, de nous épuiser, au sein d'un monde indifférent à Dieu et submergé de paroles, dans une « mission » qui dépasse nos moyens et qui, d'ailleurs, risque d'être perçue comme endoctrinement ou embrièvement dans nos sociétés pluralistes. Travaillons plutôt à construire d'authentiques communautés chrétiennes, ce qui est davantage à notre portée. Et, indirectement, à la longue, l'extérieur sera rejoint, interpellé par la vie et le témoignage